Vu de Pro-Fil

Dossier : La création artistique au cinéma

N°24
Eté 2015

Vu de Pro-Fil

N°24 - Eté 2015

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon, Arielle Domon, Alain Le Goanvic, Jacques Vercueil, Nicole Vercueil, Waltraud Verlaguet, Françoise Wilkowski-Dehove, Jean Wilkowski, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Dorcy Erlandson, Sylvie Lafaye de Micheaux, Jean Lods, Nicole Paroldi, Paulette Queyroy

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 juin 2015
Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

Couverture : Timothy Spall dans *Mr. Turner*

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

Le festival de Cannes reflète l'état de notre monde.

Celui qui vient de s'achever ne dérogeait pas à la règle. Beaucoup de films sur la mort, les conflits armés, la drogue, la crise économique et les catastrophes climatiques apportaient leur tonalité sombre. Mais des notes d'espérance, d'humour ou de sérénité éclairaient cette obscurité à travers des films sur l'adolescence, sur la communion avec la nature ou sur un rapport apaisé entre vivants et morts.

Si le palmarès officiel est très discutable, le palmarès du Jury œcuménique est par contre remarquablement équilibré et très représentatif de ces différentes tendances. Le prix, *Mia Madre* de Nanni Moretti, est un film subtil sur des questions essentielles et éternelles : la mort, le rapport à la mère, les conflits entre vie familiale et professionnelle, l'égocentrisme et la difficulté d'être. Il est complété par deux mentions, deux beaux films qui incarnent chacun à leur façon notre monde. *La loi du marché* de Stéphane Brizé montre avec une grande honnêteté les ravages de notre ordre économique sur des individus à travers une succession de scènes représentatives du monde du travail (ou de l'absence de travail). *Taklub* de Brillante Mendoza témoigne de la vie aux Philippines après le passage du typhon Haiyan ; le deuil difficile est partout présent mais la solidarité entre ces êtres meurtris et la volonté de reconstruire et d'aller de l'avant sont admirables. Trois beaux films témoins de notre monde.

La volonté de notre association de porter « Un regard chrétien sur le cinéma comme témoin de notre temps » est plus que jamais d'actualité.

Jacques Champeaux

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

3 Une épopée immobile

Parmi les festivals

4 Cannes 2015
5 Fragiles adolescents
Ecrans périphériques
6 La mort à l'écran
Palme d'honneur pour Agnès Varda
7 Champ-Contrechamp :
La forêt des songes
- Entre conte et mythe fondateur
- Mais où est passé Gus Van Sant ?
8 Les autres prix œcuméniques
Le 37ème Cinéma du Réel

DOSSIER : LA CRÉATION ARTISTIQUE AU CINÉMA

9 *Ivre de femmes et de peinture*
10 *César doit mourir* des frères Taviani
11 Quand le cinéma met en image l'acte d'écrire
12 La création en panne selon Fellini
13 La création musicale au cinéma
14 La revanche de Van Gogh
15 **Le coin théo :** L'art de la foi

DECOUVRIR

16 Le cinéma qui déplace les lignes

PRO-FIL INFOS

17 Analyse d'images
18 Les journées œcuméniques du cinéma de Martigues
19 Infos diverses

A LA FICHE

20 *L'esquive*

web

Une épopée immobile

Crosswind – La croisée des vents (Risttuules) de Martti Helde (Estonie, 2015, 1h30) avec Laura Peterson (la mère), Tarmo Song (le père), Mirt Preegel (la fille), Ingrid Isotamm (l'amie), Einar Hillep (le chef de kolkhoze)

Un critique patenté, qui n'avait certes pas boudé son plaisir, craignait que de potentiels spectateurs « ne fassent pas l'effort de franchir le seuil de la salle. » Ces êtres timides perdraient ainsi l'occasion de s'enthousiasmer, et ce serait dommage !

L'Estonie, Etat balte peu connu de nous, n'a pas échappé aux horreurs de la dernière guerre – victime, dès 1939, et successivement, de la soldatesque allemande puis soviétique, surtout une fois le pacte germano-soviétique, qui avait permis l'invasion de la Pologne, jeté dans les poubelles de l'histoire.

Nazisme et stalinisme : le tout et son contraire

Ainsi Staline décida-t-il de la déportation en Sibérie d'un grand nombre de femmes et enfants estoniens, les hommes pour la plupart ayant eu, on s'en doute, un destin moins enviable. Ce malheureux peuple paya ainsi sa résistance aux Russes, qui lui valut, à tort ou à raison, d'être taxé de complicité avec les nazis. L'exil se poursuivit jusqu'à la fin des années cinquante.

L'auteur du film, jeune cinéaste de 27 ans, mit à profit les lettres adressées pendant plus de quinze ans par une jeune femme déportée avec sa fillette à son mari supposé demeuré au pays. Evènement peu connu certes, mais sans doute commun à bien des habitants de ces pays d'Europe nord-orientale.

The « Far East »...

Voilà bien des banalités, peut-on penser. Mais c'est là ne pas avoir d'égards pour la réalisation elle-même, d'une réelle originalité et qualité. Le noir et blanc d'abord, qui sied parfaitement à ces vastes étendues désolées, enneigées à longueur d'année, habitées de conifères innombrables. Cela ne saurait suffire à confectionner un grand moment de cinéma. Tout débute par un plan fixe, dans la splendeur printanière de la campagne balte, d'une famille dans la joie du moment, et la voix *off* de la jeune maman qui ne cesse de nous accompagner de la sorte jusqu'à l'épilogue.

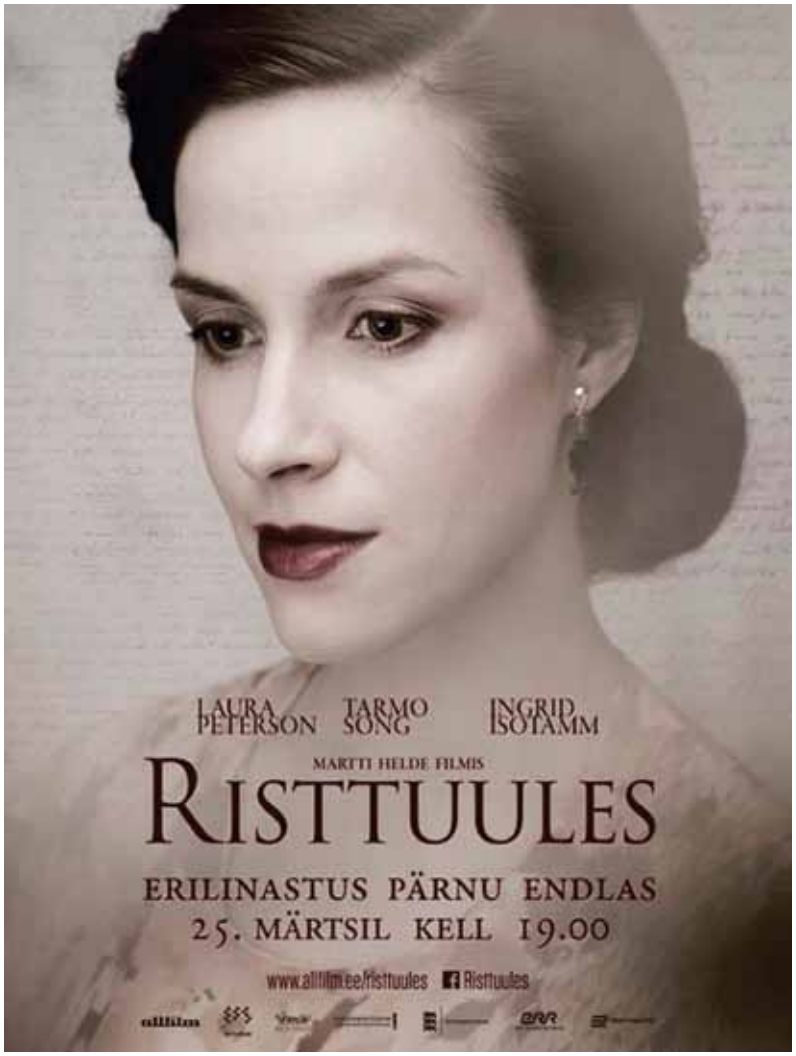
Commence ainsi, dans le silence de mots qui ne sont jamais prononcés, un défilé de séquences (est-ce bien le terme qui convient ?) où se succèdent des tableaux vivants (comment mieux les définir ?) d'êtres figés dans l'instant présentement vécu. De dialogues, de propos échangés, rien. Très vite, c'est l'acheminement du départ vers la gare pour l'embarquement, femmes et enfants, à bord du train, les hommes laissés à l'écart. Et l'interminable parcours dans l'ombre incertaine du wagon plombé, au rythme des essieux et des halètements de la locomotive.

Mais alors, le cinéma dans tout ça ? Il n'est ici de mouvements que de ceux de la caméra, 'caméra stylo' s'il en est, et qui caresse toutes choses figées à sa portée avec une infinie lenteur. Puis la toundra, la forêt sans limites, d'une telle efficacité dans ces solitudes que des réseaux de barbelés et de gardiens seraient ici bien inutiles. La vie, quelle vie ? suit son cours, les travaux des champs partagés avec les autochtones, les romances parfois, le reste, mais aussi la mort de la fillette, les délations… et le rituel du courrier expédié sans jamais de retour, fidélité, amour toujours renouvelés. La jeune femme d'hier ne connaîtra la fin de son époux en déportation que 47 ans après son retour. L'image, seule l'image, donc. Et jamais le sentiment d'un manque, d'une absence… comme une quintessence de cinéma. On est bien loin des réalisations alimentaires : l'art de l'image a encore un bel avenir.

Jacques Agulhon

Filmographie de Martti Helde

Après trois courts métrages et une série TV, *Crosswind* est le premier long-métrage qu'il réalise pour le cinéma.



Cannes 2015

Voir la liste des articles et émissions concernant les films de ce festival (près d'une centaine !) sur la page 'Cannes' de notre site.
Voir aussi le site du jury œcuménique : http ://cannes.juryoecumenique.org

Un festival ensoleillé pour une fois, ce qui rend les files d'attente – presque – agréables

Tant de films ! On ne sait où donner de la ta tête. On court d'une salle à l'autre, prenant à peine le temps de manger, untel un sandwich, untel une barre de céréales. Comme il est interdit de porter de la nourriture ou de l'eau dans ses sacs, cela complique la chose. Mais bon, on n'est pas là pour manger...

Comme de toute façon on ne peut pas tout voir, il faut faire des choix. Personnellement je privilégie la sélection de la Semaine de la critique qui nous a offert, cette année encore, une excellente programmation. Les films de la sélection officielle arriveront en salle de toute façon.

Mais il n'y a pas que les films, de multiples événements sont proposés. Là aussi, il faut faire des choix.

Pour les Profiliens il y a bien sûr le culte et la célébration œcuménique, ainsi que des rendez-vous sur le stand du jury œcuménique avec, cette année, une innovation : des miniconférences d'une demi-heure presque tous les jours, les « rendez-vous des cinéphiles chrétiens », dont trois assurées par des Profiliens.

Malheureusement on ne peut accéder au stand qu'avec une accréditation, puisqu'il est situé dans le marché du film. Cela empêche les paroissiens et autres cinéphiles intéressés d'y assister. Mais cela est une bonne initiative qui stimule la réflexion et le dialogue entre personnes intéressées par le lien entre cinéma et foi.

Waltraud Verlaguet

Nanni Moretti et Margherita Buy dans *Mia madre*

Vincent Lindon dans *La Loi du marché*

Taklub

Les miniconférences

- jeudi 14 mai : « Bible et cinéma » par Serge Molla de Cinéfeuilles, Suisse
- vendredi 15 mai : « Les prix des jurys œcuméniques » par Nicole Vercueil, Pro-Fil
- samedi 16 mai : « Comment s'intéresser au cinéma en tant que chrétien » par Waltraud Verlaguet, Pro-Fil
- lundi 18 mai : « Positionnements théologiques et cinéma » de Jean-Luc Gadreau, attaché de presse du jury œcuménique
- mardi 19 mai : « Cin'Azur » par Anne-Claire Gaujac, du ciné-club chrétien de Nice
- jeudi 21 mai : « La Bible et le western », par Jacques Champeaux, Pro-Fil

(voir les résumés sur le site du jury œcuménique)

Prix œcuméniques Cannes 2015

Le jury œcuménique décerne son prix au film ***Mia Madre*** **de Nanni Moretti** pour sa maitrise et son exploration fine et élégante, imprégnée d'humour, de thèmes essentiels dont les différents deuils auxquels la vie nous confronte.

Le jury décerne également deux mentions. La première dans la sélection officielle : ***La loi du marché*** de **Stéphane Brizé** pour sa critique prophétique du monde du travail et sa réflexion incisive sur notre complicité implicite à des logiques marchandes inhumaines.

La deuxième dans la sélection Un Certain Regard : ***Taklub*** de **Brillante Mendoza** pour son portrait sensible d'individus et de communautés aux Philippines luttant pour continuer à vivre malgré les catastrophes naturelles les exposant à la souffrance et à la mort.

Fragiles adolescents

Si les difficultés de l'adolescence sont loin d'être les mêmes selon que l'on habite au Canada ou en Corée, que l'on soit turque ou colombienne, la fragilité de cet âge intermédiaire a captivé plusieurs réalisateurs, offrant à Cannes un panorama subtil et diversifié de la jeunesse du monde.

Dans *Sleeping Giant* (le géant endormi), le réalisateur canadien Andrew Cividino raconte les 400 coups de trois jeunes de 14-15 ans, en vacances au bord d'un lac, non loin de l'Ontario : Adam avec ses parents et les cousins Nate et Riley chez leur grand-mère. Fumer de l'herbe, boire des bières, traîner en skateboard, regarder les filles… le temps d'un été, les trois amis vont se défier les uns les autres et tester leurs propres limites, apprenant la cruauté des rapports humains et la notion de responsabilité. La nature sauvage et grandiose avec montagnes et à-pics accentue la fragilité des jeunes et de leurs parents tandis que l'atmosphère de ces étés inoubliables qui font grandir est parfaitement rendue.

Hélas trop familière au monde des jeunes, la drogue a inspiré, sur un mode léger, deux cinéastes, l'un de Los Angeles, Rick Famuyiwa, et l'autre français, Mathieu Vadepied : *Dope* et *La vie en grand* sont bâtis sur un même scénario où un jeune noir, élève intelligent pouvant se sortir de la pauvreté par l'étude, est amené à dealer sous la menace de « grands frères ». Malcolm (Shameik Moore) s'accroche quand même, finit par déjouer le mauvais sort grâce à ses compétences en informatique et est admis à Harvard ! En banlieue parisienne, à Bondy, Adama (Balamine Touré) ne fait pas aussi bien mais il est sauvé par des professeurs dévoués qui l'aident à intégrer un internat.

Encore plus difficile d'être une adolescente ! Par exemple en Turquie, comme a voulu le montrer la réalisatrice Deniz Gamze Ergüven, dans *Mustang*. C'est encore l'été, dans un village du nord du pays, où cinq sœurs entre 10 et 15 ans, pleines de vie, sont élevées par leur grand-mère et leur oncle. Pour écarter les ragots selon lesquels les petites sont trop délurées, on décide de les claquemurer dans la maison dont les murs sont rehaussés et les portes fermées. Mais elles ne se laissent pas faire. On va alors essayer de les marier. Cette triste histoire, plutôt traitée sur le mode comique, pour en dénoncer l'absurdité, n'aura pas raison du désir de liberté de la plus jeune, Lale (Günes Sensoy).

Balamine Touré dans *La vie en grand*

Le visage de la jeune Colombienne Maria (Karen Torres), 14 ans, nous obsède encore avec ses yeux tristes et vaincus. Le réalisateur José Luis Rugeles Gracia, dans *Alias Maria*, raconte son destin d'enfant soldate de la guérilla, à laquelle on a confié le nouveau-né du commandant le temps d'un transfert. Elle-même cache sa grossesse car les avortements sont obligatoires « pour ne pas peupler la forêt de bébés » ! Coups, violences, privations... le film est une dénonciation de la guerre et de l'exploitation des jeunes auxquelles s'ajoute l'esclavage sexuel pour les filles. Maria arrive à s'échapper et retrouve la voie ferrée. Mais pourra-t-elle s'en sortir ?

La fille de la consigne de Han Jun-Hee raconte l'histoire impitoyable d'une fillette, Il-Young (Kim Go-Eun), trouvée dans une consigne de gare avant d'être vendue à une mafieuse redoutable, spécialisée dans le trafic d'organes et qui dresse les adolescents à devenir des tueurs. La jeune fille devient une esclave sans aucun droit, quasiment un robot tueur, jusqu'à ce qu'elle rencontre par hasard gentillesse et humanité auprès d'un jeune homme dont elle tombe amoureuse. Un terrible parcours l'attend jusqu'à sa libération.

Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski-Dehove.

Ecrans périphériques

La constellation des Mères Courage

Dans la galaxie de Cannes, sur les bras spirales déployés autour de la Compétition officielle s'épanouissent, au fil du festival, des films dont l'éclat remplace celui des précédents avant de pâlir devant de nouveaux venus. Extraite de cette pluie d'étoiles, et pour illustrer combien un seul cinéma, à travers les nuances des différentes sélections, évoque un seul monde, voici une collection de grandes matrones ayant accumulé dans leurs mains la force d'une vie de sagesse et de courage : Emama, l'Ethiopienne reine-mère du foyer (*Lamb*, Un certain regard) ; Paraïti, la digne Maorie cueilleuse d'herbes (*White Lies*, Cinéma des antipodes) ; Marthe, l'Allemande qui veut assumer la faute de son peuple (*Amnesia*, Hors compétition)... Mais il y a aussi, débordées malgré leur volonté, celles dont la vie file entre les doigts comme *Krisha* (Semaine de la critique) ou Martha (*Chronic*, Compétition officielle). Et dans un autre genre, Mirinda le travesti qui découvre la maternité (*Y a de l'ombre*, ACID) ou Eve, la modeste déesse du *Tout Nouveau Testament* (Quinzaine des réalisateurs) qui met au monde le bonheur.

Jacques Vercueil

La mort à l'écran

A Cannes cette année, un thème est revenu souvent : celui de la mort.

A la fin d'un Festival de Cannes, on constate souvent l'existence d'un thème commun à de nombreux films. Cette année, sur les dix-neuf films en compétition officielle, pas moins de neuf sont porteurs d'une tonalité funèbre.

La mort au cœur du film

Deux fois sur les neuf, la mort sert d'événement déclencheur. Dans *Notre petite sœur* du Japonais Kore-Eda Hirokazu, c'est la disparition du père qui, à l'occasion de ses funérailles, provoque la rencontre entre les trois grandes sœurs d'un premier mariage, et la plus jeune. De même, dans le film du Norvégien Joachim Trier, *Louder than Bombs*, l'exposition organisée en hommage à la photographe Isabelle Reed, morte trois ans plus tôt, entraîne la réunion de sa famille et réveille les questions qui gênent.

Par deux fois aussi, l'attente d'un décès sert de fil conducteur au film. Dans *Mia Madre* de Nanni Moretti, la tension dramatique est entretenue par l'évolution de la maladie de la mère de Margherita et de Giovanni. Une tension analogue est également obtenue dans *Chronic* de Michel Franco (Mexique) par la proximité de la mort, cette fois celle de malades en fin de vie auxquels le personnage central, David, se consacre entièrement et obsessionnellement.

Ayase Haruka, Nagasawa Masami, Hirose Suzu, Kaho dans *Notre petite sœur*

De l'attente de la mort, on peut passer à sa recherche active : dans *La forêt des songes*, Gus Van Sant met en scène un désespéré, Arthur, qui quitte les Etats Unis pour se rendre au Japon, dans la forêt d'Aokigahara, la « forêt des suicides ».

Cas extrêmes

Deux films sont à part dans le type de rapport aux défunts qu'ils établissent. Ainsi, *Le fils de Saul*, du jeune réalisateur hongrois Laszlo Nemes. Son héros est un prisonnier juif du camp d'Auschwitz, membre d'un *Sonderkommando*. Alors qu'il est en train de vider les chambres à gaz de leurs cadavres, il découvre parmi eux le corps de son propre fils et veut lui donner une sépulture décente. Dans le second, *Valley of Love*, de Guillaume Nicloux, un couple est confronté à une situation étrange : ils ont reçu, après son suicide six mois plus tôt, une lettre de leur fils leur donnant rendez-vous dans la Vallée de la mort.

Le délitement

Mais, de manière plus symbolique, la mort c'est aussi la disparition d'une époque, d'une culture, le gel progressif de la vieillesse. Ce sont de telles approches, particulièrement fécondes, que l'on trouve développées dans *Youth* et dans *Mountains may depart*. Dans le premier, Paolo Sorrentino réunit dans un magnifique hôtel au cœur des Alpes suisses deux vieux amis octogénaires ; l'un est un chef d'orchestre et compositeur célèbre, l'autre un cinéaste de renom qui prépare son film testament. Dans l'autre, le réalisateur chinois Jia Zhang-ke décrit, en trois épisodes (1999, 2014, 2025) la dégradation des liens entre les membres d'une famille, depuis leur jeunesse à Fenyang jusqu'à leur maturité apatride et anglophone en Australie. Sous des formes différentes, ces films parlent d'un monde qui change et qui en est à la phase de la mue où la vieille peau se détache.

Jean Lods

Palme d'honneur pour Agnès Varda

Dans le cadre des entretiens organisés autour des femmes et du 7e Art, *VdP* a pu assister à celui avec Agnès Varda.

Agnès Varda

Ces entretiens font partie d'une initiative, *Women in motion*, lancée cette année par Kering, marque de luxe, et le festival de Cannes. Le dossier de presse précise :

> « En 2015, les femmes demeurent sous-représentées au sein de l'industrie du cinéma. Cet état de fait entraîne un appauvrissement culturel car les films façonnent nos modes de pensée et d'action. Promouvoir l'ouverture et la diversité sur les écrans de cinéma, c'est favoriser le changement des mentalités. »

Agnès Varda, qui a reçu cette année la Palme d'honneur, raconte avec beaucoup d'humour qu'elle a à la maison tout un bestiaire en or : ours, léopard, chien… Mais qu'elle aurait préféré moins de bravos et plus de budget. Toute sa vie elle a dû se débrouiller avec trois sous – ce qui ne l'a pas empêchée de faire d'excellents films, toujours à l'avant-garde, car, comme le précise l'animateur de l'entretien : le premier film de ce qui allait devenir la Nouvelle Vague, est signé Agnès Varda : *La Pointe Courte* (1954).

La réalisatrice explique que, aujourd'hui encore, on ne confie pas de gros budget à une femme, même déjà connue, mais que ce qui aurait pu constituer un handicap lui a aussi assuré une grande liberté. Elle dit qu'elle se considère comme féministe, mais qu'elle ne voudrait pas être cataloguée comme cinéaste féministe.

A l'aide de plusieurs extraits de film elle montre comment elle structure ses films en jouant avec les moyens techniques que le cinéma lui offre. Passionnant !

Waltraud Verlaguet

La forêt des songes

(*The Sea of Trees*) de Gus Van Sant, Etats-Unis 2015, 1h50

Entre conte et mythe fondateur

CHAMP

Le fantôme d'Eurydice raccompagne Orphée à la porte des enfers.

Arthur s'arrête au parking de l'aéroport et y abandonne sa voiture, les clefs sur le tableau de bord. Au passage de la sécurité, il doit revenir en arrière, l'alerte ayant sonné. Comme pour une ouverture musicale, le début de ce film en préfigure le déroulement, le passage dans l'univers onirique d'un conte et son retour.

Arthur se rend sur les pentes du Fujiyama, dans la Forêt des suicides, pour y mettre fin à ses jours. Sa quête dans une forêt peuplée d'esprits alterne alors avec des *flashbacks*. Il n'a pas eu le temps d'entendre les derniers mots de sa femme Joan au téléphone avant son accident fatal : sa couleur, sa saison et son livre d'enfant préférés. Leur recherche permettra à Arthur de renouer des liens plus étroits et apaisés avec son souvenir. Dans son itinéraire il sera accompagné et guidé par un étrange Japonais, Takumi, dont on apprendra plus tard qu'il n'est jamais entré dans la forêt. Ce dernier interrompt Arthur dans sa prise de médicaments létaux et le conduit, sans en avoir l'air, à tout ce qui peut être utile à son retour : vêtements, lampe, boussole et même téléphone chargé. Un dernier entretien, où Arthur confie à Takumi son amour pour sa femme et ses regrets des fréquentes prises de bec qui les avaient éloignés, émeut aux larmes le Japonais.

Arthur parviendra à sortir de la forêt pour tenter de sauver son compagnon blessé qui désire retrouver les siens, mais, à son retour, ne trouvera à sa place qu'une orchidée, la fleur préférée de Joan. Ramenée chez lui dans un pot, elle réalisera la prophétie de Takumi : « Elle sera avec vous pour toujours ».

La jonction des cultures européenne du mythe d'Orphée et orientale des Esprits japonais donne au film une portée spirituelle universelle. Chacun peut reconnaître, comme dans tous les mythes fondateurs, les questions fondamentales sur le sens de la souffrance, du deuil. Les personnages en deviennent attachants. Cette forêt qui existe réellement au Japon est, dans le film, non seulement hantée par des esprits bienfaisants, mais aussi d'une beauté et d'une variété à vous couper le souffle avec des ouvertures de vues sur le Fujiyama. Les vigies sur leurs miradors font alors penser à des anges salutaires veillant sur les âmes égarées de la forêt.

Ken Watanabe dans *La forêt des songes*

« Ce [film]… nous amène à nous demander ce qui peut bien lier Joan et Takumi » écrit le rédacteur du dossier de presse. Mais la structure de conte concernant la quête suggère que le fantôme d'une Eurydice amoureuse a sauvé son époux des Enfers. Une forêt hantée, un Styx déchaîné mais libérateur, puis une fleur éternelle illustrent une superbe métaphore du deuil, et du renouveau de l'espoir.

Nicole Vercueil

Mais où est passé Gus Van Sant ?

CONTRECHAMP

Il est bien douloureux de se joindre à la meute des journalistes qui ont sifflé avec une triste unanimité le dernier film de Gus Van Sant, et il serait plus élégant de mettre en valeur ses points positifs. La filmographie de ce cinéaste s'est montrée jusqu'à présent régulière dans sa qualité, culminant en 2003 avec *Elephant*, palme d'or à Cannes, mais on peut se demander pourquoi, en dehors de ce glorieux passé, *The Sea of Trees* figure cette année dans la Compétition.

Gus Van Sant est un cinéaste mystérieux qui jusqu'ici, dans presque tous ses films, nous a fascinés par l'originalité de sa narration et la fluidité de sa caméra, en harmonie profonde avec une bande son planante. C'est dire l'ampleur de la déception que nous ressentons au fur et à mesure que se déploient les images de ce 13ème long métrage qui part pourtant d'une idée magnifique – la rencontre de deux désespérés de culture différente dans le cadre magique d'une forêt labyrinthique au pied du mont Fuji – annonçant un film mystique, une méditation sur le désir de mort aussi bien que sur la pulsion de vie et la fraternité humaine.

De fait le prologue prometteur est bien dans la manière de l'auteur, et nous suivons captivés le cheminement d'Arthur jusqu'à sa découverte de Takumi, blessé et appelant au secours.

C'est alors que le film bascule avec le premier de plusieurs *flashbacks* qui vont de façon lourdement explicative revenir sur le passé du couple d'Arthur et de Joan dont la mort tragique est à l'origine de la démarche de son mari. Dès lors la mise en scène dérape et ne présente plus, mécaniquement, que l'alternance de séquences actuelles dans la forêt entre les deux hommes cherchant à survivre en affrontant ensemble un environnement naturel hostile, et de retours en arrière laborieux et répétitifs qui détaillent la vie antérieure agitée du couple. Mais d'une part les péripéties vécues par l'Américain et le Japonais dans la forêt des suicides sont spectaculairement boursouflées, d'autre part les *flashbacks* sont autant de mélodrames télévisuels banaux parsemés de clichés psychologiques et de rebondissements tire-larmes.
Enfin des dialogues affligeants de simplisme et une musique omniprésente et surlignante achèvent de nous éloigner de ce qui avait fait la grandeur spirituelle et le mystère onirique de l'ouverture du film.

Jean-Michel Zucker

Les autres prix œcuméniques

Voir les motivations des jurys sur notre site : Parmi les festivals > Jurys œcuméniques > puis la page du festival en question

Visions du réel Nyon 17-25 avril 2015

Mothers of the Gods (Mères des dieux)* de Pablo Agüero (Argentine / France, 2015)
Mention spéciale : *Homeland (Iraq Year Zero)* d'Abbas Fahdel (Iraq / France 2015)

FIF Fribourg 21-28 mars 2015

Dap cánh giua không trung (Agitation au milieu de nulle part)* de Diep Hoang Nguyen (Viet Nam, 2015)

Festival du court-métrage Oberhausen 30 avril – 5 mai 2015

La passion de Judas (La pasión de Judas) de David Pantaléon (Espagne, 2015)
Mention spéciale (dans la section du film pour enfants et adolescents) :
Tišina Mujo (Mujo, le silencieux)* d'Ursula Meier (France / Bosnie-Herzégovine / Suisse 2015)

* L'astérisque qui suit un titre de film dans une parenthèse signifie qu'il s'agit d'une traduction du titre original sans préjuger sous quel titre le film sera - éventuellement - distribué en France

Le 37ème Cinéma du Réel (19-29 mars 2015)

Consacré au cinéma documentaire de création, c'est le seul festival de cinéma de réputation internationale organisé par une bibliothèque, celle du Centre Pompidou à Paris.

Il se tient dans la 2ème quinzaine de mars et attire un grand nombre d'amateurs fidèles – 25 000 spectateurs cette année, pour 130 films dont 29 premières mondiales. Il juxtapose quatre compétitions, internationale, française, premiers films, courts métrages, qui permettent à travers la diversité des thématiques et des écritures de rencontrer et d'échanger avec des auteurs de tous les pays. Tout compte rendu est nécessairement partiel et partial, mais 4 des 11 films de la compétition internationale se distinguent pour moi par leur qualité d'écoute et la capacité de rencontre des réalisateurs avec leurs personnages. Dans *Dal ritorno* (Italie), Giovanni Cioni accompagne à sa demande un nonagénaire dans son retour à Mauthausen. *In the Underground* (Chine) de Song Zhantao décrit le péril quotidien des mineurs du Hebei au fond, et ses conséquences en surface sur leur vie privée. Dans *Noche herida* (Colombie), Nicolas Rincon Gille montre une grand-mère courage soucieuse d'éviter à ses petits-fils un destin de violence. Enfin *L'œuvre des jours* (Québec) de Bruno Baillargeon dévoile trois plasticiens dans la concentration de leurs gestes au sein d'un atelier partagé.

Killing Time

Voyager dans l'espace et le temps

Le grand prix a couronné cependant *Killing Time – Entre deux fronts* de Lydie Wisshaupt-Claudel, trop travaillé esthétiquement et qui souffre dans sa réalisation de la comparaison avec le récent *Of Men And War* (de Laurent Bécue-Renard, 2014). D'autres propositions coexistent avec les différentes compétitions, telles cette année des rétrospectives des œuvres du documentariste américain Haskell Wexler, de l'artiste Shelly Silver ainsi qu'une carte blanche au producteur britannique Keith Griffiths ; et une série de films d'Amit Dutta, cinéaste indien contemporain qui explore les dimensions expressives du cinéma comme machine à voyager dans l'espace et le temps.

Au pays des courts métrages on a pu admirer *Iec Long* des Portugais Joao Pedro Rodrigues et Joao Rui Guerra da Mata qui revisitent la vie dangereuse des enfants ouvriers de la manufacture de pétards de Macao, et le petit bijou qu'est *The Old Jewish Cemetery* de Sergei Loznitsa (*My Joy, Dans la brume*), écho de la mémoire en miettes des Juifs de Riga.

Jean-Michel Zucker

Comment crée-t-on ? Et comment représenter au cinéma le processus de création artistique ? La question était au centre du séminaire organisé par les groupes de Pro-Fil Ile-de-France les 21 et 22 mars 2015. Le présent dossier s'appuie sur les travaux de ce séminaire et en reprend les grandes lignes. Son objectif n'est pas de raconter des vies d'écrivains, de musiciens, de peintres ou de cinéastes, mais de parler de films qui s'attachent à analyser le curieux processus, assez magique, par lequel, à partir du phénomène tout aussi magique de l'inspiration, les écrivains trouvent les mots, les musiciens les notes, les peintres les couleurs et les cinéastes les images, qui traduisent ce qu'ils ont ressenti et nous le transmettent.

On le sait, il y a sept arts reconnus. Avons-nous traité avec égalité leurs différentes muses ? Sans doute pas. Certaines, comme celles de la musique, de la peinture, de la littérature, et bien sûr du cinéma, occupent une place privilégiée, celle de la danse étant un peu reléguée, il faut le dire, dans une soupente. On pourrait peut-être nous signaler une grande oubliée, l'architecture, cet art majeur dont Eugène Green dit qu'il consiste à bâtir des espaces pour accueillir la lumière. A moins que l'on ne considère — et je serais tenté de le faire — le cinéma en lui-même comme un art basé sur la construction de l'espace et la glorification de la lumière. Une forme d'architecture, en somme.

Ivre de femmes et de peinture

(Chihwaseon) de Im Kwon-taek (République de Corée 2002, 1h57)

Après avoir passé deux journées à regarder des films occidentaux concernant la création artistique, le fait de visionner un film asiatique sur la même thématique nous a proposé un regard différent sur le sujet.

Ivre de femmes et de peinture, film coréen, a gagné le prix de la mise en scène à Cannes en 2002 (*ex-aequo* avec *Punch-Drunk Love* de Paul Thomas Anderson). Ce prix a été une consécration pour Im Kwan-taek, grand maître du cinéma coréen, né en 1934, auteur de 104 films.

On sait peu de choses de la vie du peintre Jang Seung-eop, dit Ohwon (1843-1897), un personnage de légende, orphelin et roturier. Libre à Im Kwan-taek donc, de créer une fresque de situations en imaginant la vie romancée d'un peintre rebelle, violent et passionné.

La violence du pinceau

Dès les premières images, la caméra suit un pinceau qui s'impose avec violence sur le papier de riz. La caméra recule et nous voyons le peintre en train de faire une démonstration à un groupe d'hommes très sérieux en chapeaux. En *flashback* nous suivons le développement de l'enfant talentueux qui n'a pas *a priori* de place dans la société. A travers des conversations avec un maître et les mouvements de la caméra, nous apprenons avec l'élève comment tenir le pinceau et même, comment regarder la nature. Des images de sang, de sperme, montrent à quel point la création artistique fait partie intégrante de la vie. Son inspiration dépend de sa passion pour des femmes et pour la boisson.

Des paysages magnifiques, en plans serrés et en panoramique, sont filmés comme autant de tableaux. C'est aussi un film historique qui montre une époque de grand chamboulement : c'est une société de féodalisme avec sa violence, sa corruption ; une société marquée par des invasions étrangères. Grâce à des bribes de conversations avec son mécène, homme éclairé, nous suivons l'ouverture de l'esprit d'Ohwon aux valeurs humanistes.

Le titre coréen du film signifie « au fil de la vie ». Par contre, le titre international anglais, *Painted Fire*, nous paraît plus fort et plus approprié : le feu symbolise la passion de la création, et le film se termine de façon saisissante avec des images de feu.

Dorcy Erlandson

Choi Min-sik dans *Ivre de femmes et de peinture*

César doit mourir des frères Taviani

La création théâtrale au cinéma

Voir la fiche sur le site

Peut-être parce qu'il est proche du théâtre et que les acteurs et réalisateurs appartiennent souvent aux deux mondes, le cinéma a souvent traité de la création théâtrale. *César doit mourir*, *La Vénus à la fourrure*, *Aimer, boire et chanter* ou *Birdman* en sont des exemples récents.

Vittorio et Paolo Taviani n'avaient pas tourné depuis plusieurs années lorsqu'une amie les a emmenés voir un spectacle réalisé à la prison de Rebibbia, dans la banlieue de Rome, par le metteur en scène Fabio Cavalli. Ce spectacle sur la *Divine Comédie*, joué par des détenus, les a profondément émus. Ils décident de faire un film, et pas seulement un reportage, sur ces expériences et proposent à Fabio Cavalli de monter *Jules César* de Shakespeare. Le tournage dure 4 semaines, les réalisateurs ont accès à tous les lieux, sauf le quartier des repentis. Ce film très original reçoit l'Ours d'or à Berlin en 2012.

Francesco Carusone, Giovanni Arcuri, Cosimo Rega dans *César doit mourir*

Le vécu des acteurs, source de création

La pièce de Shakespeare parle de la liberté, de l'honneur, de la légitimité de tuer, thèmes qui entrent en résonnance avec le passé des acteurs, tous des condamnés à de lourdes peines. L'acte de tuer n'est pas pour eux une idée abstraite, la liberté n'est pas une chose banale et acquise dont on ne perçoit pas le prix, la notion « d'hommes d'honneur », présente plusieurs fois dans le texte de Shakespeare, leur est familière (elle est utilisée par la mafia). Pour illustrer cette interférence entre le vécu des acteurs et le texte de la pièce, les réalisateurs ont recours à des procédés qui se révèlent très efficaces. Ainsi le casting, au début, fait se succéder les candidats qui jouent une même scène ; leur engagement, les sentiments de douleur ou de rage qu'ils expriment nous les rendent humains et plutôt sympathiques, mais la scène suivante les fait à nouveau défiler devant nos yeux avec, en surimpression, l'énoncé de leurs condamnations : jamais moins de quinze ans de détention, souvent la perpétuité. Plus tard, lors des répétitions, certaines phrases évoqueront un souvenir personnel ou des parallèles entre la Rome d'alors et la société actuelle. Ainsi Cassius parle de « Rome cité sans honte » ce qui fait dire à l'acteur qui l'interprète : « Toi aussi, ma chère Naples, tu n'as plus honte de rien ». Leur histoire personnelle donne à leur interprétation de la pièce, qui leur est proche et compréhensible, un poids tout particulier.

Tout est vrai, tout est faux

Les frères Taviani ont écarté l'idée de faire un documentaire, ils ont voulu faire une fiction, mais une fiction qui se nourrit du réel et dialogue en permanence avec ce réel. Ainsi la plus grande partie du film, en noir et blanc, montre les répétitions, en suivant le déroulement des cinq actes de la pièce, ce qui fait que le spectateur s'intéresse à la fois aux répétitions et à la pièce de Shakespeare. Les incidents qui émaillent les répétitions sont réellement arrivés mais n'ont pas été filmés en temps réel comme l'aurait fait un documentaire, ils ont été incorporés au script et rejoués. « Tout est vrai, tout est faux » disent les réalisateurs. Les réalisateurs ont respecté la découpe en actes et entre chaque acte « le rideau tombe » mais ce rideau est remplacé par une plongée dans la prison, donc dans la réalité de leur environnement. Les lieux de tournage évoluent peu à peu du réalisme des cellules à une utilisation transcendée des décors de la prison, qui deviennent une scène antique pour le meurtre de César et les harangues de Brutus et d'Antoine. La cour de la prison se métamorphose en Forum, la foule de Rome hurlant aux fenêtres grillagées. Cette scène inoubliable montre la magie de la création théâtrale (ou cinématographique d'ailleurs) : le spectateur a oublié la prison et suit le drame antique en direct sur les lieux du crime.

Jacques et Christine Champeaux

La création d'un spectacle, thème fréquent du film de comédie musicale

Nombre de comédies musicales se passent dans le milieu du spectacle, et racontent l'élaboration d'une revue ou d'un film, ou sa reprise après un échec. L'histoire du genre connaît deux grandes périodes : la grande dépression des années trente, et l'après-deuxième-guerre. Ces deux périodes sont reflétées dans les deux chefs-d'œuvre : *Singin' in the Rain*, de Gene Kelly et Stanley Donen, tourné en 1952, mais qui se passe en 1930, à Hollywood, au moment du passage du cinéma muet au parlant ; et *Band Wagon* (*Tous en scène*) de Vincente Minnelli, tourné en 1953, qui se passe en 1953 à New York, et parle d'un spectacle de Broadway.

Quand le cinéma met en images l'acte d'écrire

La création littéraire en trois parcours

Comment le cinéma rend-il compte de cette mystérieuse alchimie qui fait qu'à partir des évènements du réel extérieur ou du tohu-bohu de son réel intérieur, l'imaginaire de l'écrivain se met en ébullition, sa main se met en marche et transforme les émotions en mots ?

Ebauche de réponse à travers trois films, trois cinéastes, trois écrivains.

Dans la maison

Voir la fiche

(Film de François Ozon, 2012, 1h40)

Un garçon de 16 ans (Claude) s'immisce dans la maison d'un élève de sa classe (Rapha), et en fait le récit dans ses rédactions à son professeur de français (Germain Germain). Ce dernier, lui-même écrivain frustré, s'attache à cet élève doué, le pousse à continuer, et en devient le mentor en écriture, le confident, le complice… et la victime.

Ici, Claude, le jeune auteur décrit par François Ozon, correspond, du moins au début du film, à l'image classique que l'on se fait de l'écrivain : invité pendant un week-end chez Rapha et voulant raconter par écrit cette expérience, il cherche les mots qui traduisent à la fois ce qu'il a vu et ce qu'il a ressenti. A suivre… Toutefois si, dans les premiers chapitres de ce roman sur la famille de Rapha, fiction et réalité sont clairement séparés, la seconde inspirant la première, petit à petit les frontières se brouillent, la fiction se fond à la réalité dont elle s'inspire au point que l'on en arrive à ne plus savoir laquelle des deux est antérieure, et si ce que Claude écrit est l'image de la réalité ou si la réalité va se plier à ce qu'il en imagine.

Ernst Umhauer dans *Dans la maison*

Providence

(Film d'Alain Resnais, 1976, 1h50)

Au cours d'une cauchemardesque nuit d'insomnie, un écrivain célèbre, âgé et très malade, Clive Langham, se lance dans la conception de son dernier roman. Ses personnages sont les membres de sa famille placés dans des situations inédites. Mais peu à peu, après que les bases d'une intrigue ont été posées, sous l'effet cumulé de la fatigue de son auteur et de l'alcool absorbé le roman tourne au cauchemar et au règlement de comptes.

Dans ce film, tout se passe entièrement à l'intérieur de la tête de l'écrivain, Clive Langham. On assiste au fascinant fonctionnement d'un processus de création où, dans un flot continu, imagination et raison se mélangent : l'imagination qui laisse librement les idées arriver, les personnages se dessiner, les situations – même les plus saugrenues – se créer ; la raison qui trie à travers toutes ces propositions, élimine, suggère, relance, construit. Quant à l'énergie brûlante qui irrigue les veines de ce roman en formation, elle provient, comme d'un continu bouillonnement de laves dans un cratère, des idées sombres et des fantômes qui hantent l'esprit de Clive et dont il nourrit ses personnages : la proximité de sa mort, le conflit sans fin entre son fils et lui, le souvenir terrible du suicide de sa femme.

Le temps retrouvé

(Film de Raoul Ruiz, 1998, 2h38, d'après le roman de Marcel Proust)

Si Raoul Ruiz commence son film par une scène montrant en 1922 Proust écrivant lors des derniers jours de sa vie et le termine par une sorte d'évocation de l'« au-delà » du romancier, l'ensemble de son film est fidèle au développement du roman et décrit en trois étapes l'itinéraire de Marcel : avant la guerre 14-18, pendant la guerre, après la guerre.

Pour Raoul Ruiz, où se tient l'auteur par rapport à sa création ? A l'intérieur de celle-ci, puisque l'on est dans le temps retrouvé et que « L'œuvre d'art est le seul moyen de retrouver le temps perdu ». C'est ainsi que dès la première scène, l'identification entre écrivain et personnage est affirmée : l'écrivain, Proust, personnage réel, regarde des photos réelles de personnages qui, avec le même nom, appartiennent à la fois à son œuvre et à sa vie.

Ce monde du temps retrouvé, c'est un monde hors du temps, ou encore un monde dans lequel tous les temps existent simultanément. Donc aussi les Proust de tous les âges. De tous ces Proust, on va en retrouver trois, l'enfant, l'homme jeune et le Proust des derniers jours, réunis par Ruiz dans une scène finale qui se déroule dans un Balbec hors temps, sorte de précipité dans l'éternité de tout l'univers de *La Recherche*.

Jean Lods

La création en panne selon Fellini

Pour *Huit et demi*, Fellini a voulu s'éloigner du néo-réalisme de ses premiers films pour se laisser entraîner dans une rêverie. Il cite l'influence d'Orson Welles, de la chorégraphe Pina Bausch, et sa prédilection pour les univers du cirque et de l'opéra.

Pour nous parler de la création, Fellini met en scène Guido (Marcello Mastroianni), un cinéaste en cure dans un établissement thermal ayant interrompu le tournage de son film suite à une 'fatigue'. Le génie de Fellini est d'avoir montré par une mise en scène baroque et une multitude de loufoqueries le potentiel créatif de son héros, les obstacles qui le rongent et les ressorts qui vont lui permettre de finalement se rétablir.

Pannes et confusions

Les premières images sont le cauchemar de Guido : il étouffe, enfermé dans une voiture coincée dans un embouteillage sous les regards scrutateurs des autres automobilistes. Puis Guido s'extrait péniblement de la voiture et s'envole dans les nuages avant d'être violemment précipité dans la mer.

La panne de Guido est partagée par les autres personnages : Carla, sa maîtresse, tombe malade d'avoir trop bu d'eau de source, son ami Mezzabotta a besoin d'être rassuré sur sa relation avec sa jeune fiancée de 30 ans sa cadette, Conocchia, son régisseur, est envahi de doutes, l'actrice française est perturbée car elle n'a toujours pas reçu son rôle. Le décor du film de Fellini témoigne aussi du malaise de son héros : les lieux ne sont pas définis, la résidence est en chantier, les plafonds sont parfois immensément hauts. Lors de l'entretien avec un prélat qui prend sa douche, la caméra censée être la vision de Guido passe par un soupirail.

Guido confond dans ses rêves sa mère et sa femme ; l'hôtel thermal est aussi le site de la production, l'atelier de la costumière, et le plateau de tournage.

Cauchemars et hantises

Ses premiers émois sexuels, les frustrations de son éducation dans un climat religieux étouffant et culpabilisant, hantent l'esprit de Guido. Il est tourmenté par la douleur de la perte de son père avant que celui-ci n'ait accepté sa carrière artistique.

Les contraintes l'accablent : son producteur, son équipe technique, ses acteurs le harcèlent, il n'arrive pas à sélectionner ses acteurs, il ne sait pas choisir entre sa femme et sa maîtresse, il marche vers la conférence de presse tel un condamné vers l'échafaud traîné par ses gardiens. Il ne sait plus faire son métier, il n'y a que dans sa tête qu'il sait mettre en scène ses fantasmes : délire de toute-puissance machiste dans le harem de celles qu'il a désirées, rêve éveillé de sa femme et sa maîtresse dansant heureuses ensemble. Il se réfugie dans le souvenir de son enfance insouciante dans la grande maison familiale. La vérité, représentée par la sculpturale et virginale Claudia Cardinale, lui apparaît mais il ne comprend pas pleinement ce qu'elle lui dit « car il ne sait pas aimer ».

Huit et demi (Otto e mezzo) de Federico Fellini (France/Italie 1963, 2h18) avec Marcello Mastroianni, Anouk Aimée, Claudia Cardinale, Sandra Milo, Barbara Steele

Amour et rédemption

Après l'annulation du film, finalement, Guido est ramené à sa vraie dimension par sa femme, Louisa, patiente et discrète. Il comprend qu'il doit accepter ses propres doutes et ses imperfections, et enfin aimer au lieu de séduire. Il retrouve l'inspiration avec Claudia, et l'insouciance nécessaire par un geste du magicien. Le petit garçon qu'il était mène une fanfare de clowns, qui va par sa musique attirer tous les personnages de sa vie, de ses rêves, et de ses films. Guido est guéri, il attrape son mégaphone et dirige enfin la farandole de son univers.

Fellini montre le processus de création par ce film sur un créateur en panne. Guido-Fellini donne à voir, par un tourbillon d'images débordant de trouvailles créatives, la pression que subit le cinéaste du fait de l'entourage, en particulier de l'équipe indispensable à la réalisation de l'œuvre, et surtout la difficulté de choisir parmi toutes les voies possibles qu'explore une imagination féconde, qui trouve à la fois ses thèmes et ses blocages dans l'enfance et la vie présente.

Claudia Cardinale dans *Huit et demi*

Sylvie Lafaye de Micheaux

La création musicale au cinéma

Il y a des films qui racontent des vies de musiciens – Beethoven, Wagner, Mahler –, soulignent le rôle de la musique dans la lutte des hommes pour leur survie dans un environnement hostile (*Benda Bilili, Les chats persans*) ou décrivent une explosion culturelle (*Buena Vista Social Club, Crossing the Bridge*). J'ai plutôt choisi ici de donner à ressentir la création musicale par les extraits de cinq films dont la mise en scène et les images montrent le compositeur et l'interprète saisis dans leur effort de création et de transmission de leur musique.

***Chronique d'Anna Magdalena Bach* (1968)** est un film en costumes d'époque de Danièle Huillet et Jean-Marie Straub, couple mythique du cinéma politique. L'intention des réalisateurs est d' « essayer de porter de la musique à l'écran » et d'utiliser la musique « ni comme accompagnement, ni non plus comme commentaire, mais comme une matière esthétique ». Ils veulent montrer des gens en train de faire de la musique, et chaque morceau de musique est vraiment exécuté devant la caméra, pris en son direct et filmé en un seul plan. En dehors des performances musicales - et un exemple de chaque genre et de chaque période créatrice est pris - il n'y a que des éléments ponctuels de la vie de Bach, avec des commentaires *off* d'Anna Magdalena et quelquefois de Bach lui-même, interprété par le grand claveciniste et chef d'orchestre Gustav Leonhardt. Ce film austère mais fascinant illustre admirablement la formule du philosophe Gilles Deleuze : « L'Art c'est ce qui résiste ».

***Le silence avant Bach* (2007)** est un film d'une très grande originalité. Son auteur, Pere Portabella, cinéaste catalan alternatif engagé dans l'opposition au régime franquiste, explore les liens de la musique de Bach avec les images et parcourt l'espace et le temps, de l'installation de Bach à Leipzig comme cantor de Saint Thomas en 1723 jusqu'à notre XXI^{ème} siècle. Il s'agit de la musique comme élément à part entière du récit, du travail et de la discipline que suppose la création musicale, et de la place de cette musique dans l'Europe actuelle.

***Tous les matins du monde* (1991)** a été réalisé par Alain Corneau d'après le roman éponyme de Pascal Quignard. Le grand maître de la viole de gambe au XVII^{ème} siècle, monsieur de Sainte-Colombe, vit avec ses deux filles dans la douleur et la réclusion depuis la mort de sa femme qui l'a laissé inconsolable. Le film est centré sur la relation forte et contradictoire du violiste Marin Marais avec ce maître exigeant qui, après l'avoir dans un premier temps récusé comme élève - « Vous faîtes de la musique, Monsieur, vous n'êtes pas musicien » - va l'accepter « pour (sa) douleur et non pour (son) art ».

***Amadeus* (1984)** est l'œuvre d'un des cinéastes les plus brillants du printemps tchèque, Milos Forman. Le film, adapté de la pièce éponyme de Peter Shaffer librement appuyée sur une nouvelle de Pouchkine *Mozart et Salieri*, a obtenu 40 prix dont 8 Oscars. La fiction repose sur l'hypothèse que Salieri, comprenant très tôt la menace que représente le jeune et génial Mozart pour sa position prééminente de compositeur auprès de l'empereur Joseph II, essaie de l'évincer tout en l'approchant pour savoir pourquoi il est si doué. La musique de Mozart accompagne chaque scène, et nombreuses sont les séquences qui montrent le musicien déployer toute son énergie pour défendre courageusement ses œuvres contre tous, y compris l'empereur. La composition du *Requiem* et sa dictée à un Salieri subjugué est un des grands moments imaginaires du film.

Georgina Cardona dans *Le silence avant Bach*

***Bird* (1988)** est un des très rares films consacrés au jazz. En 1955, Charlie 'Bird' Parker, le plus grand musicien de jazz de son époque, est au bout du rouleau et va mourir à 34 ans. Dans les brumes de l'alcool et de la drogue, les souvenirs du passé se mêlent au présent. La réalisation de Clint Eastwood est comme un solo de saxophone et Forest Whitacker habité par son personnage a obtenu un prix d'interprétation masculine à Cannes.

Jean-Michel Zucker

La revanche de Van Gogh

Impressionnés par l'œuvre de Vincent van Gogh, de grands réalisateurs ont rendu justice au peintre hollandais, mort en 1890 en ayant vendu un seul tableau. Kirk Douglas, dont la ressemblance avec l'homme au chapeau de paille est frappante, en reste l'illustre interprète.

Minnelli, Resnais, Pialat, Kurosawa... à des degrés divers, la passion de la peinture a conduit ces cinéastes à rendre hommage au génie de Van Gogh.

Pour Resnais, ce fut aussi le coup d'envoi de sa carrière ; son documentaire noir et blanc reçut l'Oscar du 'meilleur court métrage en deux bobines' en 1950. La voix de Claude Dauphin y retrace, uniquement à l'aide de ses œuvres, « la vie et l'aventure spirituelle de l'un des plus grands peintres modernes ».

Tourné sur tous les lieux où vécut l'artiste, le film de Minnelli, lui-même ancien élève des Beaux-arts, restitue avec force le processus de création de Van Gogh, depuis son engagement religieux comme prédicateur chez les mineurs du Borinage (Belgique) jusqu'à son travail acharné pour restituer la vie de ses contemporains et la nature, avec la couleur et la lumière d'Arles et d'Auvers-sur-Oise. L'amitié orageuse avec Gauguin (Anthony Quinn) naît dans l'atelier du Père Tanguy sur fond de discussions liées à l'impressionnisme. Dans ses *Mémoires*, Kirk Douglas raconte qu'il ne fut « pas loin de (s)'abîmer dans le personnage de Van Gogh » et évoque

> « sa douleur de se retrouver dans l'asile psychiatrique de Saint-Rémy-de-Provence (...) dans le jardin où il avait peint ces cyprès tourmentés [et] les masses tourbillonnantes de couleurs, flammes jaillies du fond de ses entrailles ».

860 toiles, 1 026 dessins

Si Minnelli s'est passionné pour le créateur exceptionnel qu'était Van Gogh (860 toiles, 1 026 dessins, 800 lettres), Pialat, hanté par la solitude et l'abandon, évoque surtout son destin tragique et les trois derniers mois de sa vie. Il ne le montre presque jamais à son chevalet. Jacques Dutronc y joue un être malheureux, un artiste non reconnu, qui se cherche, jusqu'à son suicide à l'âge de 37 ans.

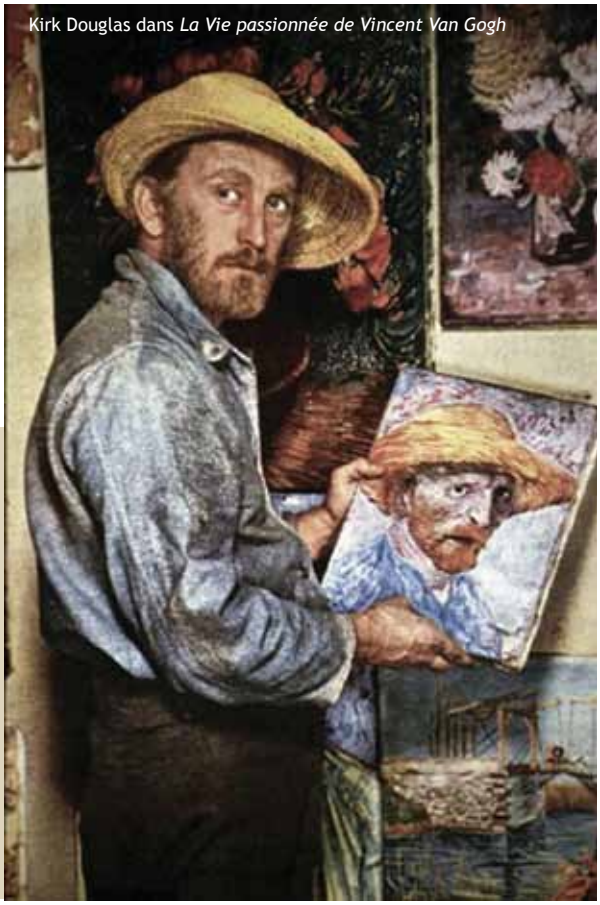
Le film vaut en particulier pour la reconstitution soignée de l'époque : le souvenir de la Commune, la place modeste des femmes (prostituées mises à part) dans la société, les guinguettes au bord de l'Oise... Au passage on reconnaît des scènes de Renoir, Seurat, Toulouse-Lautrec, Monet. Pialat avait envisagé un temps de se consacrer lui-même à la peinture.

Vincent et Theo de Robert Altman insiste sur la proximité des deux frères et campe le drame dès le générique : tandis qu'un commissaire-priseur de Christie's fait monter les enchères avec *Les tournesols*, la caméra se déplace d'un peu plus d'un siècle en arrière, vers la chambrette sans lumière du Borinage où Vincent, dans le dénuement, affirme sa vocation et se dispute avec Theo. Le tableau fut adjugé 40,8 millions d'euros en 1987 à un magnat japonais.

Le même thème sous-tend un épisode de la série mélodramatique et déjantée du *Doctor Who* : à bord de sa cabine-vaisseau, le docteur amène Vincent – cette fois un siècle en avant – au Musée d'Orsay. Les larmes aux yeux, ce dernier y voit tous ses tableaux accrochés et admirés par la foule. Il est enfin reconnu comme 'un grand homme' !

Passionné de peinture avant de se consacrer au cinéma, Kurosawa a, quant à lui, fait le rêve d'entrer dans le dernier tableau de Van Gogh, *Les Corbeaux*, et de le suivre pour découvrir le secret de son art. Avec Martin Scorsese qui l'incarne, l'hommage est somptueux et des plus émouvants.

Jean Wilkowski et Françoise Wilkowski-Dehove.



Kirk Douglas dans *La Vie passionnée de Vincent Van Gogh*

Eléments de filmographie

1948 : *Van Gogh* d'Alain Resnais, documentaire, 20 min

1958 : *La vie passionnée de Vincent van Gogh* de Vincente Minnelli

1990 : *Les corbeaux*, court-métrage d'Akira Kurosawa (12 min), épisode de *Rêves*

La même année : *Vincent et Theo*, série en 4 épisodes de Robert Altman

1991 : *Van Gogh*, de Maurice Pialat

2010 : *Painting with Words*, série anglaise pour la télé

Et aussi : *Loving Vincent*, animation (USA), *Par amour pour Vincent*, animation (Pologne) et *Vincent et le docteur*, dans la série *Doctor Who*, saison 5.

COIN THEO

L'art de la foi

Entre création et récréation

Que les anciens l'aient imaginée comme une œuvre jaillissant d'une Parole, que les modernes la voient comme dilatation fulgurante à partir d'un point d'énergie sans masse – la création du ciel et de la terre advient là où auparavant il n'y avait rien. Par rapport à cette cosmogonie *ex nihilo*, toute création humaine ne saurait être qu'une re-création en vérité.

Re-création, parce que l'homme, pour créer, prend quelque chose qui existe déjà, il le décompose, le recompose, le transforme… Cela ne vaut pas seulement pour des créations matérielles - couleurs sur support, pierres sculptées, tapis tissés - mais aussi pour nos idées. Sans matériaux préexistant dans notre cerveau, aucun nouveau concept ne saurait naître. Chaque nouvelle pensée est le résultat d'un ensemble complexe de souvenirs, de choses apprises, de sensations éprouvées, d'émotions emmagasinées. On sous-estime d'ailleurs volontiers le rôle des dernières, comme si notre cerveau était entièrement logique, rationnel, tel un ordinateur. Or, tout ce qui entre dans notre mémoire ou en ressort - et pour penser nous faisons constamment appel à notre mémoire - est filtré et connoté par le système limbique, siège des émotions et du contrôle de notre comportement.

Une imagination inspirée

La création humaine a maille liée avec l'imagination, et celle-ci, comme son nom l'indique, avec le monde des images. Nos mots se réfèrent à l'origine sans doute tous à des images, les lettres de nos alphabets également. C'est sans doute pour cela aussi que le cinéma nous parle de façon si directe. On peut donc dire que les œuvres d'art sont des concrétisations de l'imagination humaine. Mais toute imagination n'aboutit pas à une œuvre d'art.

C'est là qu'intervient l'inspiration. C'est seulement durant les tout derniers siècles de notre histoire que la création artistique s'est libérée de sa tutelle religieuse. Les premières œuvres humaines étaient soit des supports pour des actions magiques, soit des offrandes cultuelles. Et elles étaient supposées inspirées à l'homme par la divinité.

L'inspiration, à proprement parler, c'est de l'air qui entre dans les poumons. Au sens métaphorique c'est l'esprit divin qui entre dans l'âme humaine. Ensuite on a viré la divinité, mais on a gardé la notion d'inspiration. Mais alors qu'est-ce qui entre dans l'âme humaine ? J'utilise à dessein ici le mot 'âme' plutôt qu'esprit, car ce dernier est trop associé à la seule pensée rationnelle. Or, à l'évidence, à moins de créer des œuvres à thèse, l'art relève d'avantage de la subjectivité créatrice.

Un désir en manque

Pour créer, il faut encore du talent - pour écrire, peindre, faire de la musique… - talent qu'il faut ensuite cultiver pour acquérir du savoir-faire. Mais surtout, surtout, il faut un désir irrépressible de s'exprimer à travers l'art. Désir que Freud mettait en relation avec la libido, ou force vitale, mais qui est toujours lié à un manque, une blessure. Martin Walser disait que seul celui à qui quelque chose manque a quelque chose à dire, que la personnalité d'un écrivain est fondamentalement marquée par ce manque, par une blessure qu'il cherche à guérir en écrivant[1]. Je pense que cette image vaut pour tout artiste.

Entendons-nous : il y a désir et désir. Si je désire une chose et que je l'obtiens, je suis comblé. Les gens heureux ne font guère d'histoire. Ce dont il est question ici, c'est ce désir inextinguible, ce manque qui se creuse au fur et à mesure qu'on avance, plutôt que de se combler, car ce qu'il vise est fondamentalement hors de portée. Et c'est là le vrai lien avec la foi. Plus que le lien fonctionnel dont on a parlé au début - l'art comme objet cultuel - plus qu'un lien métaphorique subsistant à travers la notion d'inspiration, l'art est fondamentalement lié à la foi en cela que les deux s'inscrivent dans une démarche qui dépasse l'individu et ses propres choix conscients pour le conduire vers un but espéré mais inconnu dans sa réalité, à travers une quête tâtonnante de ce que certains appelleront Dieu, d'autres la vérité ou encore la beauté ou la perfection. Non que je veuille mettre les différents termes sur un pied d'égalité. Mais les artistes (les vrais, pas ceux qui produisent des valeurs marchandes) partagent avec les croyants (les vrais, pas ceux qui cherchent à imposer leur vue au monde) cette même assurance inquiète, mêlant doute et illumination, angoisse et joie profonde.

En ce sens, sur le plan existentiel, l'art relève de la foi - et la foi de l'art.

Une re-création ineffable

Dieu, quand il a fini la création, se repose. Et il exhorte l'homme à en faire autant, au point de consacrer ce 7e jour à la récréation. Nous connaissons bien aujourd'hui le rôle bénéfique du repos et des activités ludiques sur le fonctionnement du cerveau. La Bible était en avance de quelques millénaires sur ce point. Mais le *shabbat* est bien plus qu'un simple intermède dans nos activités qui nous permettrait d'être plus efficace dans notre travail. *Shabbat shalom* dit-on ce jour-là. Car ce repos-là est le jumeau du salut. Il est la plénitude du temps, un temple au centre du temps, source de 're-création' au sens fort du terme : une nouvelle création par le lâcher-prise, l'achèvement du travail du désir par le renoncement à l'effort pour le combler, un tapis rouge vers cette paix intérieure à laquelle nous aspirons tant.

Waltraud Verlaguet

[1] *Wer ist ein Schriftsteller ? Aufsätze und Reden*. Francfort : Suhrkamp 1979.

Un cinéma qui déplace les lignes

A la découverte de Jane Campion

Le festival de Cannes 2014 a remis la personne de Jane Campion, révélée au public international par *La leçon de piano*, dans l'actualité

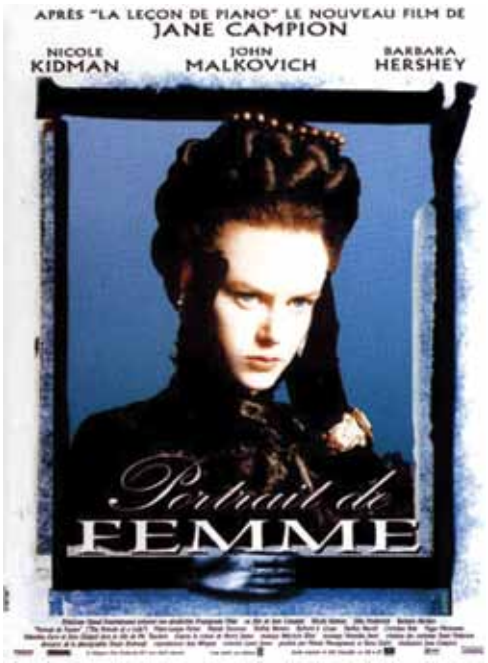
Son œuvre limitée en nombre : huit films, une dizaine de courts métrages, offre une palette très ouverte de genres et de styles, sans cesse transgressés, réinventés. La femme est au cœur de sa toile.

Le roman familial

Les rapports intergénérationnels sont une source majeure. L'écriture, dès le début, met en œuvre des outils très personnels, dérangeants. Le portrait de *Sweetie*, du film éponyme, production monstrueuse d'une histoire familiale complexe, aux affections mal distribuées, où les obsessions du père tiennent lieu de tout, est donné par Kay, sa sœur antithétique, elle-même paralysée, incapable de relation au monde. La famille extravagante de *Holy Smoke* (un père narcissique, une mère omnipotente mais dépassée, une fratrie anarchique) reprend cette démonstration par la provocation même contenue dans les situations. La chaleur du foyer ne se retrouve qu'autour de Janet Frame (*Un ange à ma table*) dans une famille aimante, unie, malgré la maladie, la pauvreté, le deuil.

Des enfants emblématiques

Ils sont souvent victimes ; ainsi la petite Dawn, alias Sweetie poupée de spectacle, et Pansy (*Portrait de femme*), poupée



sociale, toutes deux aux mains du père. Les enfants sont aussi révélateurs d'une société : Janet, jeune poétesse pauvre, trop ronde, trop timide, trop rousse (*Un ange à ma table*), et la petite Toots de *Bright Star*, lucide témoin et active messagère

Jane Campion

des amours de la grande sœur. Ils ne semblent jamais dupes des agissements des adultes, en dévoilent la réalité (Flora de *La leçon de piano*) mais aussi la magnifient (Tulli de *Top of the Lake*).

Le règne de l'image

Les images sont puissantes, radicales, inscrites sur une ligne d'ellipses brutales, selon des cadrages décalés, des couleurs crues. Des motifs récurrents accentuent les effets déstabilisants : l'arbre menaçant, la nature et l'eau mystérieuse ou apaisante, la déchirure, la lézarde. Le corps en morceaux ou apparent sous des voiles, dans une lumière blafarde et bleue nous dit la contradiction des désirs, des pulsions, l'angoisse et le mal de vivre pendant que la nature exubérante au printemps exprime les frémissements amoureux.

Comment l'amour vient aux filles

L'audace de Jane Campion fait exploser les clichés. Les apprentissages des jeunes filles sont montrés sans ambages. Nous entrons dans l'intimité de leurs désirs mêlés de peurs. Images en noir et blanc, gros plans des visages, évocation surréaliste des fantasmes du viol, de l'inceste. *A Girl's Own Story* dépeint la peur de la sexualité au travers du thème du froid. La fuite d'Isabelle Archer, petite silhouette noire (*Portrait de femme*), de porche sombre en monuments et statues romaines, celui de l'illusion romantique et de ses aveuglements.

Jane Campion exalte l'itinéraire de ses héroïnes, leur combat pour exister. Elles ne sont pas 'contre' les hommes. Dans leur quête d'être, en affrontant, elles font vivre la propre authenticité de leurs compagnons (Baines et Stewart pour *La leçon de piano* et P.J. Waters dans *Holy Smoke*). Leur parcours est une recherche de vérité en mouvement, mue par l'énergie de leur corps, de la nature. Cette œuvre intense s'accomplit comme une ode à la vie, à la beauté.

Nicole Paroldi

Voir aussi sur le site le compte rendu du week-end de Marseille sur Jane Campion

Analyse d'images

Les pensées les plus intimes des personnages de Jane Campion

Lors de son week-end annuel, Pro-Fil Marseille a organisé deux ateliers en séance plénière (une quinzaine de participants). Deux films de Jane Campion, Sweetie (1989, son premier long métrage) et Portrait de femme (1996), sont projetés en début de chaque matinée. Deux versions de son style, puisque le sujet et le scénario du premier sont de la réalisatrice, l'autre est adapté par elle d'un roman éponyme de Henry James paru en 1881.

Jane Campion affirme que, dans ses films, elle veut « exprimer les pensées les plus intimes de ses personnages ». C'est cette intention qu'il s'agit de débusquer.

Le procédé technique de l'atelier

Pour chaque atelier, on visionne, après le film, des séquences qui servent de support à la discussion. Dans le cas de *Sweetie*, des images fixes jalonnant l'extrait sont projetées à mesure de l'avancée de l'analyse. Pour *Portrait de femme*, la comparaison de deux séquences s'appuie sur une série de tableaux donnant les caractéristiques de chaque plan de l'une en parallèle avec le (ou les) plan(s) analogue(s) de l'autre.

L'angoisse de Kay dans *Sweetie*

La tonalité bleue des scènes successives de la séquence étudiée - conflit autour de la plantation d'un petit sureau par Louis, le compagnon de Kay ; la nuit dans la chambre du couple ; le rêve de Kay ; l'arrachage de l'arbre - n'est pas un hasard. Chacun émet son hypothèse, tout en réalisant qu'une 'peur bleue' n'a pas de traduction littérale en anglais.

Sur les premières diapositives, la chorégraphie des personnages dans un plan fixe met en évidence l'évolution des sentiments de chacun et les connivences qui se créent. Un mouvement circulaire de caméra sur le petit sureau aux feuilles jaunies et son environnement de carreaux réduits en morceaux traduit la menace ressentie par Kay.

Le cadrage des trois images suivantes dans la chambre, décalé par rapport aux personnages, signale l'envahissement de la végétation dans le décor (tissus des oreillers, des draps, tapisserie, ombres mouvantes au plafond). Des symboles, repérés dans les trois diapositives extraites du rêve de Kay, parlent de naissance et de mort avec une évocation du Golgotha. Enfin les trois dernières images montrent la décision de Kay, bravant sa peur pour éviter la menace qui pèse sur elle, d'arracher le petit sureau et de fermer sa porte à Louis.

Des déclarations d'amour dans *Portrait de femme*

Le film commence et se termine par deux déclarations d'amour faites à l'héroïne du film (à intervalle de quelques années), sous le même arbre, par deux hommes différents. Les gros plans du visage de la femme seule, en 'portraits', qui débutent chacune des séquences, rappellent le titre du film mais aussi mettent en évidence le trouble du sentiment amoureux qu'Isabel ne connaît qu'à la fin. On compare aussi l'arrivée (l'un au printemps l'autre en hiver) des deux personnages masculins pour essayer d'en deviner le caractère et les intentions. Dans les plans suivants, les paroles échangées et les attitudes fournissent aussi des indices sur les sentiments de chacun. Les deux fuites d'Isabel, en fin de chaque séquence, n'ont pas la même signification : le retournement final, dernière séquence, d'Isabel devant la porte lance l'imagination du spectateur sur de nombreuses pistes... jamais vérifiables.

Jane Campion parle de ce qui la préoccupe : la fragilité de la femme face aux promesses physiques de l'amour puis sa force finalement acquise sont des thèmes prépondérants dans ses films. La mise en scène, le style les soulignent.

Nicole Vercueil

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Tarifs :

☐ Individuel : 30 € - à partir de 40€
☐ Soutien :
☐ Couple : 40 € - à partir de 50€
☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
☐ Autre : nous consulter

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Les journées œcuméniques du cinéma de Martigues

C'est l'autre festival de cinéma du mois de mai !

Il y a dix-neuf ans, à l'initiative du pasteur Joël Baumann (alors pasteur de Martigues) et de Catherine Fournier (qui a été longtemps profilienne marseillaise), protestants et catholiques de Martigues ont décidé d'organiser chaque année au mois de mai ces rencontres cinématographiques.

Leur objectif : sortir de leurs paroisses respectives et se confronter au réel par l'intermédiaire du cinéma. Pour cela, ils ont décidé de choisir chaque année un thème (problème de société, question éthique…), et de provoquer la réflexion par la projection de trois films. Ces séances se déroulent trois soirs consécutifs au cinéma Renoir de Martigues, elles sont suivies par un débat souvent très enrichissant, et se terminent par un verre de l'amitié.

Parmi les thèmes choisis, citons entre autres : « les âges critiques », « choisir sa mort », « quand l'art fait grandir », « Dieu dans tous ses états », « histoires de femmes »…

Cette année, leur choix s'est porté sur « le monde des enfants », et seront projetés les films suivants, exceptionnellement en juin.

- *Du vent dans mes mollets* de Carine Tardieu
- *Les merveilles* d'Alice Rohrwacher
- *Spartacus et Cassandra* de Ioanis Nuguet

Le groupe Pro-Fil de Marseille a été sollicité et, depuis 2006, nous présentons régulièrement un film sur les trois au programme, en présence de quelques Marseillais qui n'hésitent pas à faire le déplacement. Pour l'édition 2015 par exemple, c'est Alain Le Goanvic qui présentera *Les merveilles* le 4 juin.

D'autre part, nous avons aussi été sollicités pour des soirées plus 'techniques' : en mai 2010, Alain a animé une soirée de formation : « Comment regarder un film, ou la conduite du récit classique » à partir d'extraits de *L'homme qui tua Liberty Valence* de John Ford – et en octobre 2011, Jacques a présenté le montage créé par un groupe marseillais sur « Les métiers du cinéma ». Notre collaboration a donc été riche et fructueuse depuis des années.

Et récemment, les Martégaux ont constitué un groupe œcuménique qui se réunit tous les mois pour analyser un film et préparer les journées de mai. Aucun doute : nos deux groupes continueront à partager l'amour du cinéma et à progresser ensemble.

Paulette Queyroy

Erratum

Vous avez regretté de ne pas trouver la signature de la page 9 de *VdP* 23 ? C'est que vous n'avez pas bien cherché ! Elle y est : en noir mat sur fond noir brillant... Elle devait être en rouge, mais entre le BAT et l'impression de la revue il y a un changement de l'imprimante, et la seconde n'a pas reconnu la couleur – allez savoir pourquoi.

L'article était signé Arlette Welty-Domon, et voilà à quoi devait ressembler le haut de l'article :

Eloge du générique de fin

D'Arlette Welty-Domon

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Téléphone Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Date :

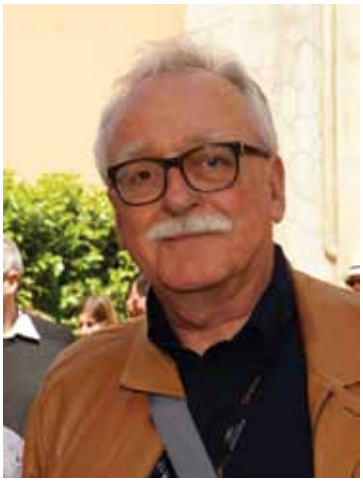
Signature :

Pour ce numéro, nous n'avons pas pu obtenir le programme de Présence Protestante à temps. Que cela ne vous empêche pas d'en suivre les émissions avec assiduité...

Il nous a quittés

Daniel Grivel

L'annonce de son décès nous est parvenue juste après le bouclage du dernier numéro de notre revue. C'est donc avec 3 mois de retard que nous vous informons du décès de ce pasteur humaniste, rédacteur en chef de la revue suisse ***Ciné-feuilles*** (voir le lien vers le site de cette revue sur le nôtre, rubrique 'Liens'), habitué du festival de Cannes, et que beaucoup d'entre vous connaissaient.



« J'aimerais tant pouvoir offrir à l'autre un bout du sourire de Dieu »,

avait-il déclaré lors d'un entretien revenant sur son parcours atypique et cité par *Protestinfo*, en 2004.

D'abord ministre à Estavayer-le-Lac (FR), Daniel Grivel a ensuite collaboré aux émissions religieuses de la radio RTS (Radio Télévision Suisse).

Après un passage dans la fonction publique, secrétaire général adjoint du Département vaudois de l'instruction publique et des cultes, puis secrétaire général de l'hôpital universitaire genevois, il était finalement revenu au pastorat et avait fini sa carrière à Perroy, près de Nyon.

Jury Pro-Fil

Si vous désirez participer au prochain jury Pro-Fil lors du Ciné-Festival en Pays de Fayence qui se déroulera du 3 au 8 novembre 2015, vous pouvez vous manifester auprès du secrétariat. Les candidatures seront étudiées en CA.

Le tarif de l'inscription est de 82€ comprenant la journée de formation ainsi que les buffets d'ouverture et de clôture.

Séminaire Pro-Fil 2015

Le cinéma et la liberté d'expression

Aix-en-Provence, 26-27 septembre

Paris, 7 janvier 2015 : 11 personnes sont lâchement assassinées par un commando djihadiste dans les locaux de Charlie Hebdo, dont huit collaborateurs de la revue.

Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur Charlie Hebdo, cet acte terroriste d'une violence délibérée, prouve que la liberté d'expression est en danger dans tous les pays démocratiques.

Pour nous promoteurs et défenseurs du 7ème Art, il paraît urgent et opportun de porter notre attention sur les films relatifs à la liberté d'expression, soit qu'ils dénoncent les atteintes à la liberté d'expression soit qu'ils aient été victimes de la répression politique, morale, sociale.

Par le choix de films proposé (longs métrages et extraits), nous aborderons les principaux domaines où se manifeste la problématique de la liberté d'expression :

- Critique des pouvoirs en place : politiques, religieux, ordre moral
- Expression de la sexualité
- Films militants pour une cause
- Films censurés…

De Griffith à Panahi, l'histoire du cinéma est parsemée de réalisateurs courageux !

Un programme détaillé sera communiqué en temps utile.

Les + sur le site

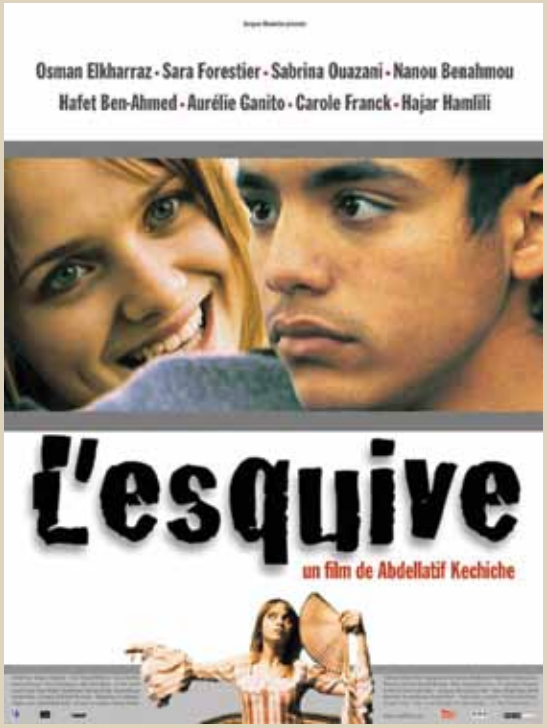
- Près d'une centaine d'articles et émissions radio sont listés sur la page Cannes (Parmi les festivals > Jurys œcuméniques > Cannes)
- Les émissions *Champ-contrechamp* et *Vu à la radio* des 3 derniers mois (page radio)
- Les prix des jurys œcuméniques de Fribourg, Nyon et Oberhausen (Parmi les festivals > jury œcuméniques >)
- Les comptes rendus des cours « Théologie et Cinéma » à la faculté de théologie de Montpellier du 20 mars et du 10 avril (page « cours »)
- Les premières fiches de Pro-Fil qui existaient avant 2000 sous forme de pochette et sont épuisées depuis sont mises en ligne
- « *A Most Violent Year* » et « *Anton Tchekov 1890* » du groupe de Toulouse (écrire « violent » resp. « Tchekov » dans la case de recherche)
- « Revenir sur *Timbuktu* » d'Arlette Welty-Domon et Arielle Domon
- « *Skoonheid* » de Dominique Sarda
- « Avoir un père » de Maguy Chailley
- « Images d'*Histoire de Judas* de Rabah Ameur-Zaïmeche » de Nicole Vercueil

Crédits Photos

p 1 : :© Simon Mein/Thin Man Films
p 3 : © ARP sélection
p 4 : © SACHER – FANDANGO ; © Nord-Ouest Films – Arte France Cinéma ; © Festival de Cannes ;
p 5 : © Semaine de la Critique
p 6 : © 2015 Akimi Yoshida, Shogakukan, Fuji Télévision Network Inc. ; © Vittorio Zunino Celotto / Getty Images pour Kering
p 7 : © SND
p 8 : D.R.
p 9 : © Pathé Distribution
p10 : © Umberto Montiroli, Bellissima Films
p 11 : © Mars Distribution
p 12 : D.R.
p 13 : © Medula Films
p 14 : D.R.
p 15 : © fotolia, auteur : anibal
p 16 : © Laurie Sparham
p19 : © Daniel Béguin
p 20 :© Rezo Films

A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.



L'ESQUIVE

France 2003 ;

durée : 1h 57mn

RÉALISATION :

Scénario et réalisation : Abdellatif Kechiche ; image : Lubomir Bachkev ; production : Lola Films, Jacques Ouaniche ; distribution France : Rézo Films.

Interprétation : Osman Elkharraz (Krimo), Sara Forestier (Lydia), Sabrina Ouazani (Frida), Rachid Hami (Rachid)

AUTEUR :

L'esquive est le deuxième long métrage d'Abdellatif Kechiche. Il y poursuit son portrait de la France de l'immigration commencé en 1999 avec *La faute à Voltaire*, histoire d'un immigré tunisien venant en France pour aider sa famille. Ce dernier film a obtenu le Lion d'or de la première œuvre au festival de Venise 2000.

RÉSUMÉ :

Magali, adolescente d'une cité dans la banlieue, 'sort' avec Krimo, mais le largue sur un coup de tête. Krimo, provisoirement abattu, tombe amoureux de Lydia, ravissante blondinette de sa classe, qu'il rencontre alors qu'elle essaye une robe d'aristocrate du XVIII[éme] siècle : elle joue Sylvia dans L*e jeu de l'amour et du hasard* que les élèves du collège montent sous la direction de leur professeur de français. Pour se rapprocher d'elle et la séduire, Krimo soudoie le titulaire du rôle d'Arlequin et prend sa place sur la scène. Voyant qu'on lui 'met la pression', Lydia dans la cité - comme Sylvia sur les planches, face à Arlequin - se laisse désirer et esquive, oscillant entre le oui et le non. Finira-t-elle par céder ? Que deviendra Magali ?...

ANALYSE :

Marivaux est-il soluble dans 'les quartiers' ?

Abdellatif Kechiche pense que oui et le prouve, film à l'appui et sous deux angles. Tout d'abord en filmant la mise en scène du *Jeu de l'amour et du hasard* par des élèves d'un collège de banlieue. Ensuite en tissant autour de ce travail théâtral une histoire dont les entrelacs, les chassés-croisés et les rebondissements pourraient avoir été mis en place par notre auteur classique. Une histoire à travers laquelle se déclinent tous les dégradés de la palette amoureuse, et qui établit avec la pièce tout un réjouissant réseau de clins d'œil et de correspondances.

On est loin du 'film de banlieue' attendu. Abdellatif Kechiche, aussi, pratique l'esquive : il déjoue les codes stéréotypés d'un genre bien établi en privilégiant le psychologique sur le social et en libérant la parole des adolescents. Et quelle parole ! Incisive, violente, inventive, métissée, truffée d'images, d'insultes, de récupérations, de néologismes, la langue des cités trouve ici ses lettres de noblesse et revendique l'égalité avec son aristocratique ancêtre : le français du dix-huitième siècle. Et par là - mais pas que par là - le film d'Abdellatif Kechiche est aussi politique que l'étaient les pièces de Marivaux à leur époque.

Jean Lods

Abdellatif Kechiche, Carole Franck, Sara Forestier dans *L'esquive*

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 23 :*

Mon fils (Dancing Arabs) (Eran Riklis) - *Sud Eau Nord Déplacer* (Antoine Boutet) - *Snow Therapy* (Ruben Ostlund) - *Red Army* (Gabe Polsky) - *Chelli (At ti Layla / Next to Her = Près d'elle*)* (Asaf Korman) - *American Sniper* (Clint Eastwood) - *Le dernier coup de marteau* (Alix Delaporte) - *Birdman* (Alejandro Gonzalez-Inarritu) - *Selma* (Ava Du Vernay) - *Crosswind - La croisée des vents (In the Crosswind / Risttuules)* (Martti Helde) - *Le dernier loup* (Jean-Jacques Annaud) - *Inherent Vice* (Paul Thomas Anderson) - *1001 grammes (1001 Gramm)* (Bent Hamer) - *Big Eyes (Les grands yeux)* (Tim Burton) - *The Voices* (Marjane Satrapi) - *Gente de bien* (Franco Lolli) - *Tu dors Nicole* (Stéphane Lafleur) - *Anton Tchékov 1890* (René Féret) - *L'ennemi de la classe* (Razredni sovrazniki) (Rok Bicek) - *Still Alice (*C'est toujours Alice)* (Richard Glatzer, Wash Westmoreland) - *La sapienza* (Eugène Green) - *A trois on y va* (Jérôme Bonnell) - *Citizenfour* (Laura Poitras) - *A la folie* (Feng Ai) (Wang Bing) - *Histoire de Judas* (Rabah Ameur-Zaïmeche) - *Lost River* (Ryan Gosling) - *Leopardi (Il giovane favoloso)* (Mario Martone) - *Taxi Téhéran* (Jafar Panahi) - *Jamais de la vie* (Pierre Jolivet) - *Voyage en Chine* (Zoltan Mayer) - *Every Thing Will Be Fine* (Wim Wenders) - *Les Terrasses (Es Stouh)* (Merzak Allouache) - *La maison au toit rouge* (Yoji Yamada) - *Certifiée Halal* (Mahmoud Zemmouri) - *Le Labyrinthe du silence (Im Labyrinth des Schweigens)* (Guido Ricciarelli) - *La loi du marché* (Stéphane Brizé)